

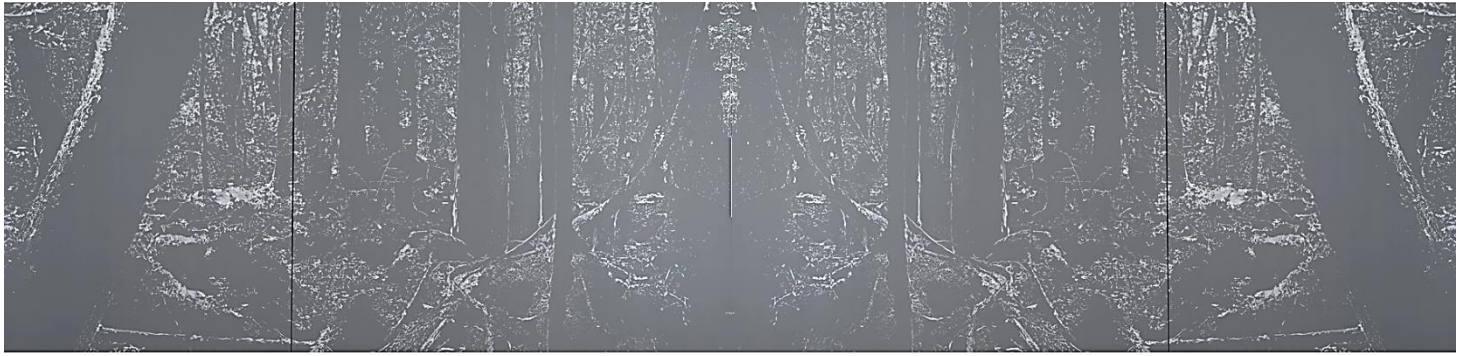


Paysage en jalousie

(vu de la salle Paul Valéry dans le musée du même nom)

Les lames blanches des persiennes,
Privées de notes et clef de sol,
Découpent en bandes parallèles
Le tableau mouvant de la mer et du ciel.
Des ifs, surgis d'entre les tombes,
Rythment l'espace que, parfois,
Traversent des colombes
À l'étonnement toujours recommencé.
Quel peintre pointilleux,
A posé, sur la toile,
Juste au-dessous du ciel effiloché,
Tous ces fragments d'azur et d'or –
Éclats de vagues et de soleil ?
Çà et là, dans leur sillage,
Des voiles nacrées, sèment à l'envi
Les clefs des voyages espérés.
Alors que, sur ma feuille,
Je saisis l'éphémère
De sa voix grave et paisible
Daniel Mesguish me murmure à l'oreille
L'immortel *Cimetière Marin*.

Mô



Patrice Palacio – *Vide Matière*

L'arbre errant

J'étais l'arbre errant.

J'avais quitté le théâtre du sous-bois pour visiter le vaste monde. J'avais dit adieu aux jeunes pousses aux jambes d'osier, à mes ancêtres aux troncs rongés par la vermine, troués par les pics verts, aux branches foudroyées. Je suis parvenu à la clairière, à la lumière.

J'étais un déraciné.

J'errais de par le monde. Au hasard je fis des rencontres.

Je me souviens de cette forêt qui aimait à se mirer dans l'eau stagnante d'un fossé.

Je me souviens de cet enfant qui épuisé d'avoir poursuivi l'aube d'été s'était endormi dans ses bras, au bas du bois.

Je me souviens de Pierrot le fou qui laissait courir des arbres pommelés sur son épaule et dans le creux de son cou.

Je me souviens de ces cyprès rasés de près qui montaient fièrement la garde autour d'un musée.

Je me souviens des villes, la nuit, peuplée de ces lucioles qui semblent avoir dévoré les panaches de nos feuillus.

Je me souviens des vivants piliers qui chuchotaient d'obscures paroles dans les temples de la nature baudelairienne.

Mais je me souviens aussi : trois arbres, près d'une porcherie, m'ont dit leurs tourments.

Je me souviens de ce désert qui ne donnait naissance qu'à des cactus aux piquants acérés.

Je me souviens, à Tchernobyl, des pins lançant, comme des cris, leurs squelettes calcinés vers les cieux.

Je me souviens des mangroves tropicales désertées par les palétuviers et, en Amazonie, du poumon de la terre réduit comme peau de chagrin.

Je me souviens, sur le port de Sète, de ces piles de planches noircies, vestiges de souches séculaires débitées.

Je me souviens de ces arbres de l'abandon aux troncs filiformes chapeautés de cordages, cartouches, métal, ciment, tissu...

J'ai vu le monde, le cœur de plus en plus attristé, et, sur la pointe de mes racines, j'ai rejoint la clairière et le théâtre de mon sous-bois.



Patrice Palacio – *Point Plan Trait*

Genèse d'une ville, la nuit

Au commencement, l'artiste a noirci le Plan de sa toile.

Pendant sept jours,

Il y a déposé des Traits, des Points

Et il a dit :

- Que la lumière soit !

Et la lumière fut.

Et nous voilà, le septième jour.

Le peintre repose son ultime pinceau,

Barbouillé d'huile blanche.

Il se recule et regarde tout ce qu'il a fait.

Il grattouille sa barbe et dit :

- Cela est beau.

Tout est là : la nuit, le fleuve perforant les quais,

La ville qui, malgré l'heure tardive, refuse de dormir.

Tout est lumière.

Tout est mystère.

Ne rien dire de ce qui se trame

Derrière les myriades de fenêtres allumées.

Juste imaginer et donner à penser :
Serments d'amour, contrats conclus,
Pages tournées, cartes abattues,
Biberon de minuit, corps mélangés,
Tristes solitudes...

Tout est vibration, reflets, palpitations.

Tout est silence : moteurs coupés
Klaxons muets, brouhahas étouffés.

Juste donner à entendre,
Tout là-bas, à l'ouest de la cité,
Les cris mêlés de joie et d'effroi
Des passagers de la Grande Roue qui,

Inlassablement,

Tourne à la Foire du Trône.

Le peintre la regarde tourner...

Il ne signe pas sa toile.

- A quoi bon ? dit-il.

L'âme en paix,

Il va se coucher,

Lit quelques pages du roman de Bohringer,

C'est beau une ville la nuit...

Il ferait bien de se méfier,

Le peintre !

Il ferait bien de se souvenir

Qu'un autre créateur,

Dans la nuit des temps,

A omis de signer son œuvre.

Ça fait encore polémique !

Mô

Terre et mer en jalousie

Une voix, toujours la même
Distille un poème, toujours le même,
Mon Cimetière Marin.
Sur fond de litanie,
Des pas s'approchent,
Des yeux se penchent
Sur mes croquis, sur mes écrits.
Très vite, attirés comme des mouches,
Ils scrutent la mer lacérée,
En bandeaux parallèles,
Par les persiennes en jalousie.
Je sais qu'elle est là,
'Coupe changeante
Autour de moi posée',
Autour de mes portraits
Aux murs bruns collés,
Autour de mes bustes de terre crue, de bronze.
A peine, si je l'aperçois
Dans les reflets des vitrines
Au travers des jalousies.
Là, c'est le port
Hérissé de girafes de fer,
Là, une voile blanche
Fuit la foule
Fend la houle.
Là, sur la jetée, bondissent
Des étincelles de tempête.
Mon antre hermétique m'isole
Des bruits réguliers du ressac,

De la gouaille des grands goélands,

Des embruns,

Des parfums d'iode et de lavande.

Je sais qu'ici est le jardin.

Ici, adossé à la muraille du Saint-Clair,

L'aloë vera, par la chaleur, accablé,

S'avachit.

Ici, les longues aiguilles des pins d'Alep

Se mouchètent de pignes brunes.

Ici le bleu des agapanthes

Se marie au rose des bougainvilliers.

Je sais qu'ils sont tous là et ici

Et j'enrage de jalousie.

Entre l'obscur et la lumière

Que veut nous dire le peintre avec ces ramifications,
Cette arborescence noire et bleu-nuit ?
Cherche-t-il à se libérer de ses angoisses nocturnes,
À les projeter, sur l'écran blanc de la toile,
Pour les dissoudre ?
C'est comme un théâtre d'ombres japonaises
Où s'affrontent des Forces.
Le Noir opaque gagne du terrain
La lumière de la connaissance traverse ses branches fines
Qui s'échappent dans le blanc.
L'artiste semble se débattre entre ces deux pôles.
Finalement les tâches noires gagneront la bataille.
Enfermé dans cet arbre comme dans une cage grillagée
Le peintre cède au compact
Peu à peu, le visqueux envahit son esprit.

Sylviane